

COMMENT ON DIT ÇA ? PROLÉGOMÈNES À UNE ÉTUDE DE LA COMPOSANTE SÉMANTIQUE DU LANGAGE DES MIGRANTS

O. Les considérations qui suivent se situent dans le volet linguistique d'une recherche sur la compétence communicative bilingue<sup>1</sup> des migrants, "compétence" étant pris ici dans un sens large et dépassant grandement le niveau systémique pur. Cela n'empêche pas que nous tentions d'avancer quelques hypothèses ponctuelles sur les relations entre la situation sociolinguistique de nos sujets et leur compétence communicative.

Au moment d'aborder une recherche comme la nôtre, il est primordial de mener une réflexion serrée afin de choisir convenablement les points d'observation. Il s'agit en particulier de respecter trois exigences:

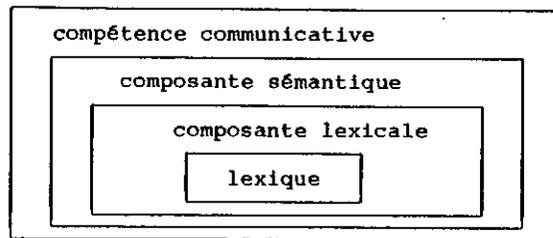
- 1° les phénomènes en question doivent être pertinents pour la compétence bilingue des migrants et par rapport à l'articulation des deux systèmes (partiels) en contact;
- 2° la description des phénomènes observés doit reposer sur un modèle d'explication linguistique défini;
- 3° à l'intérêt et à l'"explicabilité" des observations doit répondre une méthode d'investigation, de recueil des données.

Nous nous limiterons aux deux premières de ces exigences. Il va s'agir de fonder des hypothèses de travail, issues d'observations décousues, à partir de considérations théoriques à propos de la compétence communicative bilingue. Plus particulièrement, nous restreindrons le champ de nos observations à la composante sémantique de cette compétence. En même temps, nous tenterons d'illustrer la validité heuristique du schéma

"système - énonciation - interaction" présenté par Bernard Py (voir ci-dessous pp. 17-18).

1. Un modèle dynamique de la composante lexicale

Dans le cadre d'un modèle de la compétence communicative, la composante sémantique a pour tâche de rendre raison de la faculté de tout locuteur-auditeur d'assigner un sens à des énoncés en fonction de la situation d'énonciation. Cette composante sémantique comprend, d'abord, une composante lexicale. C'est elle qui semble entrer dans la case "système" du schéma à trois étages (système - énonciation - interaction) proposé par Py. L'ensemble mémorisé d'unités lexicales appelé traditionnellement lexique fait à son tour partie de la composante lexicale, mais sans que l'on puisse l'identifier avec elle:



Nous ne nous attarderons pas sur les méthodes (tests d'association, jeux ayant pour objectif de faire produire des synonymes et antonymes, etc.) qui servent à mesurer l'étendue du vocabulaire des locuteurs, unilingues aussi bien que bilingues, laissant ainsi ouverte la question importante de savoir si ces méthodes portent sur la mémoire elle-même ou sur l'accès aux connaissances mémorisées. Nous n'évoquerons pas non plus ici les nombreuses questions non résolues relatives

aux fondements théoriques du "système" lexical à la lumière d'une théorie de l'actualisation<sup>2</sup>. Il nous semble par contre essentiel d'attirer l'attention sur le dynamisme inhérent à la composante lexicale.

A l'arrière-plan de la présente étude, il y a la conception de la signification lexicale comme structure sémique telle qu'elle a été développée par Gerold Hilty (1971, 1972, 1978). Pourtant, il serait peu logique d'opérer avec des structures sémiques stables, au niveau d'abstraction du locuteur-auditeur idéal ou respectivement de la communauté linguistique entière, si nous voulons établir un modèle d'explication du comportement réel de sujets parlants - migrants ou non - concrets. En réalité, les significations sont foncièrement instables. Tout locuteur a, pour chaque signe lexical mémorisé, une hypothèse de signification. Celle-ci est remise à l'épreuve - et stabilisée ou modifiée - lors de chaque emploi. Nous admettons donc que la décision d'inclure ou non un trait sémantique (sème) dans l'ensemble sémique lié à un signifiant lexical n'est pas prise une fois pour toutes, mais doit être repensée lors de chaque actualisation. Cela vaut aussi et surtout pour la polysémie, c'est-à-dire pour ce qui concerne le nombre d'acceptions (sémèmes) et la disposition hiérarchique des sèmes en fonction de relations de conjonction et de disjonction. Bien que le nombre de sémèmes que possède une unité lexicale ne soit évidemment pas libre, mais prévu par la langue (c'est pourquoi on peut dire il me demande quelle heure il est, tandis que \*il me prie quelle heure il est n'est pas recevable), le savoir individuel de la polysémie fonctionne comme le reste de la signification, par hypothèses.

On sait que le lexique est un ensemble ouvert. Cela est vrai aussi bien sur le plan collectif que sur le plan individuel. En effet, si l'on prend deux sujets parlants quelconques, il est vraisemblable qu'ils auront mémorisé des vocabulaires sensiblement différents. D'autre part, le lexique collectif (idéal) est toujours susceptible de développement sous forme de néologismes (mots nouveaux) ou néosémantismes (acceptions nouvelles d'unités existantes).

Pour rendre raison de manière satisfaisante du fonctionnement de la composante sémantique malgré les différences individuelles importantes que l'on vient d'observer tant sur le plan de la microstructure (structure sémique) que sur le plan de la macrostructure (réseaux lexicaux, ensemble du vocabulaire), il nous faut donc envisager une composante lexicale hautement flexible. C'est pourquoi nous admettons l'existence, en plus de la mémoire lexicale (= lexique), d'un ensemble de règles lexicales qui opèrent sur les unités lexicales. Il existe au moins deux types de règles lexicales:

- les règles sémiques,
- les règles de composition et de dérivation.

Les dernières, qui se réfèrent à la formation d'unités lexicales de rang  $\geq 2$ , sont bien connues. Les premières expliquent l'établissement de la structure sémique des unités lexicales ainsi que la formation de néosémantismes (par mutation sémique).

Il est important de souligner que les règles lexicales ne remplacent pas la mémoire lexicale, mais la complètent et la rendent flexible. Elles ont deux fonctions fondamentalement différentes:

- 1° créer de nouvelles unités lexicales par dérivation, composition ou mutation sémantique;
- 2° rendre transparentes les relations systématiques entre les unités et/ou leurs sémèmes et faciliter par conséquent leur mémorisation aussi bien que la stabilisation des hypothèses de signification.

Illustrons ce que nous venons de dire par un exemple. Un seul regard sur le réseau lexical des verbes de mouvement sur et dans l'eau (voir tableaux I et II p. 26) suffit pour rendre évidents ces quelques faits:

- (a) un grand nombre de verbes possèdent deux ou même trois sémèmes appartenant aux classes [être situé] vs [être en mouvement] vs [se mettre en mouvement] vs [mettre en mouvement], ce qui permet de postuler des règles de polysémie correspondantes, qui serviraient, comme nous l'avons esquissé, à créer/comprendre des néosémantismes en même temps qu'à stabiliser les hypothèses de signification mémorisées;
- (b) des nombreuses possibilités virtuelles au niveau du système, la langue française actuelle n'en a réalisé qu'une petite partie: on découvre des lacunes imprévisibles (voir nager un bateau vs \*voquer un bateau) et des choix morphologiques peu conséquents (comme l'homonymie entre se noyer accidentellement et se noyer pour se suicider; on notera que le français du XVII<sup>e</sup> siècle était, dans ce cas, plus "logique"); d'autres formes ont subi une spécialisation sémantique et/ou sont restreintes à un registre particulier, voire à une langue spéciale (voir descendre/tomber un adversaire [terme des sports] vs

Tableau I<sup>3</sup>

<p>[mouvement passif de s'enfoncer dans un liquide]</p> <p><u>couler</u> (à pic)</p> <p><u>se noyer</u> (acciden- tellement)</p> <p><u>somber</u></p> <p><u>s'abîmer</u></p>	<p>[mouvement actif d'immersion]</p> <p>[réfléchi]</p> <p><u>(se) plonger</u> (dans la piscine)</p> <p><u>se noyer</u> (pour se suicider)</p> <p><u>s'immerger</u></p> <p><u>se saborder</u></p>	<p>[transitif]</p> <p><u>couler</u> (un bateau)</p> <p><u>plonger</u> (les doigts dans l'eau)</p> <p><u>noyer</u> (quelqu'un/ quelque chose)</p> <p><u>immerger</u></p> <p><u>saborder</u> (un navire)</p>
--	--	--

Tableau II

<p>[être situé]</p> <p><u>nager</u></p> <p><u>surnager</u></p> <p><u>flotter</u></p>	<p>[être en mouvement]</p> <p><u>nager</u> (vers la terre)</p> <p><u>flotter</u> (doucement vers le rivage)</p> <p><u>naviguer</u></p> <p><u>voguer</u></p> <p><u>cingler</u></p>	<p>[mettre en mouvement]</p> <p><u>nager</u> (un bateau)</p> <p><u>flotter</u> (du bois)</p>
--	---	--

descendre un truand), ce qui rend nécessaire la mémorisation de normes, de cas où les règles sont bloquées, bref d'idiosyncrasies.

Ce que nous venons de présenter est un exemple parlant de la dichotomie entre les possibilités du système (dynamis<sup>4</sup>) et les choix réalisés par la communauté à un moment donné (enérgeia), entre le champ d'application virtuel des règles et les formes que l'usage admet réellement. On trouvera de nombreux exemples parallèles dans le domaine de la formation de mots, surtout de la dérivation (voir la concurrence entre les différents suffixes nominalisateurs en français). Or, comment expliquer l'importance de l'usage sinon en recourant à la mémoire ? Et comment rendre raison de la créativité lexicale sinon en admettant des règles lexicales ? Il s'agit manifestement, là, de parties constituantes de la composante lexicale également nécessaires et qui se présupposent mutuellement.

#### Hypothèse n° 1

Pour ce qui est du langage des migrants, il s'agit d'abord de déterminer l'autonomie respective des composantes lexicales en L<sub>0</sub> et L<sub>A</sub>, c'est-à-dire d'étudier dans quelle mesure chacune de ces composantes comporte une fonction interprétative par rapport à l'autre (voir Py 1981 qui représente le point de départ pour nombre des réflexions contenues dans cette contribution). On tentera ensuite de faire ressortir d'éventuelles particularités de la composante sémantique chez des migrants non liées à la fonction interprétative. Contrairement à ce que l'on entend souvent, le lexique des migrants ne se caractérise cer-

tainement pas par son instabilité (puisque tout lexique de tout locuteur n'est que plus ou moins stable), mais éventuellement par son degré d'instabilité. Cette constatation est liée à la dichotomie signalée, à l'intérieur de la composante lexicale. Nous formulons l'hypothèse que la situation de langues en contact a bien plus d'incidences sur la mémoire lexicale que sur les règles lexicales. Il semble en effet

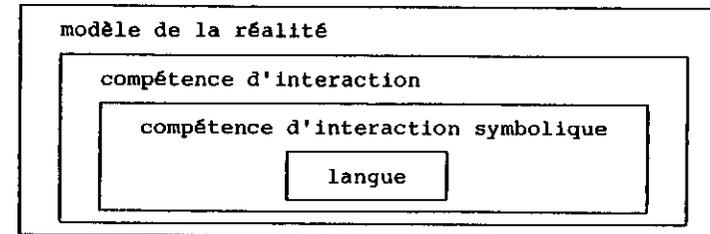
- 1° que les normes et usages à mémoriser sont considérablement plus spécifiques, pour chacune des langues particulières, que les règles lexicales, plus "universelles";
- 2° que l'éloignement de la communauté d'origine ainsi que l'intégration partielle dans la communauté d'accueil ont des conséquences immédiates sur l'ampleur et surtout sur le réajustement continu du lexique, tandis que les règles lexicales en  $L_0$  sont plus résistantes et celles de  $L_A$ , dans la mesure où elles sont différentes des premières, plus vite assimilées;
- 3° qu'aux deux phénomènes observés correspond un ordre dans l'acquisition (et l'ordre inverse lors de la déperdition):
  - a) mémorisation "erratique" d'unités lexicales isolées,
  - b) généralisation croissante et appropriation des règles lexicales,
  - c) discrimination continuellement ajustée de la portée de ces règles par mémorisation des normes et usages<sup>5</sup>

Cela expliquerait la moindre fréquence d'interférences au niveau des règles lexicales. On citera pourtant le cas de

gies d'éluage, difficiles à déceler, chaque fois que la forme usuelle n'est pas connue avec certitude et/ou que le champ d'application (normes sociolinguistiques incluses) d'une règle diverge de  $L_A$  à  $L_0$ . C'est par exemple le cas pour le diminutif, très fréquent en allemand, espagnol et italien mais soumis à de nombreuses restrictions en français.

2. Langue, compétence d'interaction symbolique et modèle de réalité

Pour expliquer le fonctionnement de la compétence bilingue, il est absolument insuffisant de travailler avec une conception linguistique "pure" de la composante lexicale et en particulier du lexique. En effet, la langue - et avec elle le lexique - s'intègre dans un modèle de réalité plus vaste. On peut représenter cet enchaînement par le schéma suivant<sup>7</sup>:



A chaque unité lexicale correspond un fragment du modèle de la réalité, saisissable au niveau de ce que l'on peut appeler référence virtuelle. De ce fait, notre savoir lié à une unité lexicale dépasse considérablement l'ensemble des traits sémantiques pertinents (sèmes) et contient aussi des traits encyclopédiques<sup>8</sup>. Lors de chaque emploi (actualisation), ce

la confusion que certains Romands résidant en Suisse alémanique (mais pas les Suisses allemands à Neuchâtel) font entre Tütschschwyz (adjectif ethnique) et Schwyzertütsch (qui désigne la langue), où le (suisse) allemand choisit de manière très conséquente la séquence progressive, caractéristique pour la composition dans cette langue. Il est vrai que l'on peut argumenter que des formes comme

- (1) die Schweizerdeutsch arbeiten mehr zum Beispiel wenn den Chef hier
- (2) für in der Schweiz bleiben ist vielleicht besser, ein wenig deutschschweiz zu lernen als deutsch

sont dues respectivement à un calque de les Suisses allemands et à une surgénéralisation de Deutschschweizer sur le modèle du terme français unique pour désigner à la fois la langue et ses locuteurs, ce qui nous ramènerait en partie à la fausse mémorisation d'une polysémie. On pourrait alors comparer cet exemple avec le lapsus de ce Suisse allemand, installé depuis de nombreuses années à Neuchâtel, conseiller communal, qui nous disait

(3) parler toute la journée une langue étrange (sic), avec une fonction interprétative possible de la polysémie de l'allemand fremd.

C'est, de même, au niveau de la mémoire lexicale qu'on situera des formes comme leggertà, penibile en L<sub>0</sub> de travailleurs migrants italiens, encore qu'il s'agirait alors de prouver que ces formes, qui font concurrence à leggerzza et penoso, sont possibles dans le cadre des règles de dérivation italiennes<sup>6</sup>. En plus des transferts visibles, nous pouvons supposer la mise en oeuvre de straté-

savoir est mis en relation avec du "vécu", ancré dans une situation de communication concrète. Il est évident que le modèle de réalité et en particulier le lexique ont une fonction interprétative lors de l'appropriation perceptive-cognitive (qua représentation) du "vécu" individuel. Or, de nombreuses incongruences sont possibles à l'intérieur d'une communauté linguistique unilingue déjà:

- entre les représentations "préfabriquées" et le "vécu" actuel;
- entre les représentations collectives mais aussi et surtout individuelles et les moyens lexicaux à disposition dans la langue;
- entre l'intention énonciative et le sens du message qui devrait véhiculer cette intention tel qu'il est calculé par l'interlocuteur, etc.

Ces phénomènes semblent se situer dans la case "énonciation" du schéma proposé par Py; ils ne surgissent en effet que dans la mesure où des interlocuteurs prennent en charge les énoncés.

#### Hypothèse n° 2

Pour les migrants, le choc entre deux cultures (= deux modèles de réalité intersubjectifs ou "grilles" culturelles) accentue de manière plus ou moins fâcheuse les incongruences esquissées. Pour construire le sens d'un texte, on confronte en effet le "vécu", c'est-à-dire sa représentation, résultant de l'appropriation perceptive-cognitive, et les acceptions du texte calculées grâce au savoir linguistique. Or, pour parler en L<sub>A</sub> du "vécu" dans la région d'origine (ou vice-versa), il faut non

seulement posséder les moyens lexicaux correspondants (ce qui n'est pas toujours facile, surtout dans la langue que l'on "sait moins bien"), il faut aussi surmonter le décalage entre les représentations supra-individuelles, "préfabriquées", liées à l'un ou l'autre des deux modèles de réalité en présence. Dans la mesure où la grille culturelle détermine ce que nous percevons<sup>9</sup>, le migrant bilingue n'a pas seulement appris (ou ne doit pas seulement apprendre) à dire la même chose avec d'autres mots, il a acquis (ou doit acquérir) une autre vision du monde, d'autres types de schématisation du "vécu". On ne parlera donc pas seulement de la fonction interprétative de la langue d'accueil par rapport à la langue d'origine (et vice-versa), mais du rôle plus fondamental que le modèle de réalité lié à la région et à la langue d'accueil joue dans l'appropriation et la verbalisation de la réalité dans la région d'origine et vice-versa.

C'est ici qu'on notera l'importance des "code-switchings" lexicaux, comme dans le texte suivant:

- (4) tienen todos sus tablaos culturales, donde se ponen los affiches cuando hay una noticia, cuando hay una amande que poner (...)  
No me da ni un affiche y ahora voy ahí al sitio ese, al lado de la farmacia Bonand, a ver si allí me dan; sí que allí hay una cosa de... de camas, que hacen camas y todo lo demás, donde está la boutique esta

Tout en parlant L<sub>0</sub>, la locutrice, bibliothécaire d'origine espagnole, se réfère à une situation qu'elle perçoit et représente à travers un modèle de réalité et des notions liés à L<sub>A</sub>. Quoi de plus naturel que, ayant le choix entre deux lexiques, elle se décide pour le terme en L<sub>A</sub> qui semble bien mieux approprié à la situation "vécue",

d'autant plus que les interlocutrices partagent la même condition migrante ?

Ajoutons que l'on peut s'attendre à des différences sensibles entre travailleurs migrants venus du Sud de l'Europe et Suisses allemands, car leurs modèles de réalité ne sont pas également éloignés du modèle suisse romand (problème de la "distance culturelle").

### 3. Problèmes liés à la métaphore

La compétence communicative et en particulier sa composante sémantique comprennent, bien entendu, la connaissance de stratégies pour surmonter d'une part les incongruences entre le "vécu" et le modèle de réalité et d'autre part les insuffisances lexicales. L'emprunt à une langue différente, dans notre cas le "code-switching", en est une. Parmi les autres procédés néologiques que nous mettons en oeuvre pour échapper à la "prison du lexique" - qui ne fait souvent que refléter le modèle de réalité sous-jacent -, la métaphore occupe une place privilégiée. Ce n'est pas ici l'endroit pour revoir la théorie de la métaphore (voir Lüdi 1980a et 1982b). Disons simplement qu'il s'agit d'une opération de dénomination ou prédication indirecte, au moyen d'un rapprochement sans opérateur de comparaison, par la voie d'une analogie postulée entre un comparant et un comparé. Elle peut être conçue comme figure du discours (produit) ou comme opération énonciative (production), la première étant comprise comme trace de (perspective de la production) ou comme instruction pour (perspective de la compréhension) la dernière.

Lors de l'actualisation métaphorique, on ne rapproche pas d'abord deux unités lexicales: c'est tout notre savoir du

comparant (sèmes + traits encyclopédiques) qui est en jeu<sup>10</sup>. Parmi le nombre virtuellement infini de ces traits se trouve(nt) celui (ceux) qu'il faut prioriser et qui sert (servent) de tertium comparationis.

#### Hypothèse n° 3

On pourrait penser que, favorisées par le décalage entre ce que les migrants ont à dire et leurs moyens lexicaux, souvent liés en plus à un modèle de réalité insatisfaisant, les métaphores soient très fréquentes dans le discours des migrants. Or, c'est le contraire qui semble être le cas. Voici quelques éléments préliminaires pour une explication:

1° L'emploi (production et compréhension) de la métaphore présuppose une catégorisation intersubjective du monde relativement stable; il faut en effet savoir reconnaître l'incongruence (par exemple cet immense poisson d'acier) et la distinguer du cas où nous sommes en présence d'un "mauvais représentant" d'une catégorie "floue"<sup>11</sup> (par exemple la baleine, gros poisson qui vit dans l'océan). Or, le migrant, qui n'est précisément pas toujours sûr de bien posséder ses catégories, risque de ne pas signaler ou comprendre convenablement les métaphores. On peut ainsi supposer que le nombre des métaphores produites et reconnues sera pour ainsi dire inversement proportionnel au nombre de distorsions des catégories notionnelles.

2° Excepté dans le langage poétique, l'emploi de la métaphore n'est point du tout libre. Dans de nombreux cas, le trait à prioriser est prescrit par la tradition

culturelle. C'est la composante rhétorique (Ducrot 1972) du modèle sémantique qui met en oeuvre ce savoir. Cela signifie que des connaissances de la langue, aussi solides soient-elles, ne suffisent pas pour employer correctement une métaphore. Les normes rhétoriques qu'il faut connaître peuvent aller très loin. Nous trouvons dans nos matériaux la phrase:

(5) en c'qui concerne la branche, la profession... alors là y a rien qui m'manque... alors là ça coule de source

Le signal métaphorique fonctionne, le trait à prioriser est évident (∇ jaillir naturellement, spontanément, automatiquement). Pourtant, un locuteur francophone risque de ressentir une légère gêne, habitué qu'il est à rencontrer cette image dans le langage abstrait (∇ découler logiquement de ce qui précède). C'est donc le comparé lui-même qui est fixé par l'usage. A défaut de ce savoir, le migrant risque de heurter la sensibilité stylistique des unilingues (cultivés).

3° Signalons encore, sans nous y attarder, que de nombreux transferts d'une langue à l'autre sont possibles aussi dans le domaine du langage figuré.

#### 4. Aspects pragmatiques

Il existe encore une autre dimension du phénomène énonciatif: l'écart possible entre l'instruction de sens intentionnée par l'énonciateur et le sens "fabriqué" par l'interlocuteur. Même si l'on admet que les règles lexicales sont possédées par les membres d'une communauté linguistique de

manière plus ou moins uniforme (voir Corbin 1980), les ensembles lexicaux mémorisés par les individus sont nécessairement différents. Rien ne nous permet donc d'être certains que notre interlocuteur comprend un mot dans le sens que nous voudrions lui faire porter. Par conséquent, il est nécessaire de développer des stratégies pour contrôler cette fabrication du sens par l'interlocuteur. Ceci se passe vraisemblablement dans le cadre d'opérations rhétoriques plus générales, visant à faire passer le message. Nous proposons de parler ici de  négociation de sens . Le sens à donner à un texte est l'objet d'opérations interactionnelles indépendantes des actes de langage spécifiques qu'il comporte par ailleurs. De nombreuses traces dans l'énoncé témoignent de ces négociations. Parmi elles figurent dans le code graphique les guillemets, et dans le code oral des formules telles que  comment dire ,  pour ainsi dire , etc.

Lors de chaque acte énonciatif, il faut en plus tenir compte du fait que l'interlocuteur pourrait ne pas accepter ce que l'on dit. Ce refus peut opérer au niveau de l'acte de langage ou de ses composantes, par exemple si l'on refuse la légitimation pour donner un ordre ou les valeurs de vérité attribuées à un énoncé. Nous voudrions exclure ici ce type de mise en question. Mais on observe aussi des refus au niveau de la  forme  du message, du  code  employé. C'est le cas lorsque l'élément employé viole certaines normes (stylistiques, de bon goût, grammaticales) admises par l'interlocuteur. Une erreur au niveau de l'ensemble lexical mémorisé, un manque de stabilité d'une unité lexicale, une incertitude quant au sens à attribuer à un néologisme, un néosémantisme ou une métaphore peuvent aussi contribuer à un refus partiel. Dans tous ces cas, une formule du type  comment dire  au niveau des données

textuelles représente une trace précieuse du contrôle exercé par le locuteur sur sa production et signale à la fois un terme peu sûr (cf. les "précautions d'insertion" signalées par Guilbert 1975:48) et une disponibilité à la négociation.

A ce propos, il faudra tenir compte du prestige lié à l'emploi d'une variété, des stéréotypes vis-à-vis de certains groupes, de la conscience normative, plus ou moins forte selon les communautés linguistiques, etc. Il s'agit en somme d'opérations interactionnelles "préventives" ayant pour but de faire passer le message en évitant un refus<sup>12</sup>. Ces opérations se situent donc dans la case "interaction" du schéma de Py. Elles ne sont évidemment pas restreintes au langage des migrants mais représentent une caractéristique du discours en général.

#### Hypothèse n° 4

Nos premiers dépouillements semblent indiquer que des opérations "préventives" de ce type sont particulièrement importantes dans le comportement langagier du migrant. Se pose alors la double question de l'accès à ces opérations et de la raison de leur fréquence. A mes yeux, les deux questions ne sont pas indépendantes. En effet, si ces formules sont plus fréquentes en français que dans les autres langues et plus fréquentes chez des migrants suisses alémaniques que chez les autres, c'est vraisemblablement parce qu'elles représentent une des manières dont les attitudes linguistiques se manifestent dans le discours. Ainsi, on y verra d'abord un reflet de l'hétérostéréotype des migrants qui pensent que la conscience normative des francophones neuchâtelais est fort dévelop-

pée et que l'on parle à Neuchâtel un français très soigné. Mais de plus on peut aussi penser à un reflet de l'attitude nettement hostile manifestée par les résidents par rapport au suisse allemand et aux Suisses alémaniques<sup>13</sup>.

Si l'on admet cette hypothèse, on devra tenir compte, dans le cadre d'une étude des opérations "préventives", du discours métalinguistique des migrants dans le domaine des attitudes:

- (6) j' pense c' qui est assez difficile à mon avis c' est euh de s' exprimer... d' une façon... (bruits, rires) vous voyez je cherche le mot (rires)... soignée si vous voulez... c' est-à-dire de ne pas tomber dans cette mauvaise habitude de parler un mauvais français (femme suisse alémanique résidant à Neuchâtel)<sup>14</sup>

On pourrait évidemment chercher des formules qui visent ouvertement à amener l'interlocuteur à ne pas se formaliser des violations de normes quelconques. Ce n'est pas ici l'endroit pour le faire. Dans le cadre de notre recherche sur la composante sémantique, nous sommes d'autre part tombé sur toute une série de traces qui, superficiellement, signalent une difficulté d'expression, une lacune lexicale. C'est sur elles que nous voudrions maintenant attirer l'attention, dans une démarche plus sémasiologique (des marques aux fonctions) qu'onomasiologique (des fonctions aux marques). Ces traces sont de divers ordre:

- 1° Notons d'abord, dans un discours métalangagier, des allusions fréquentes à des difficultés d'expression correcte:

- (7) c' qui concerne la branche, la profession... alors là y a rien qui m' manque... alors là ça coule de source... et puis là je commence... maintenant à avoir des difficultés d' m' exprimer dans l' autre langue... dans la langue maternelle (contremaître suisse alémanique à Neuchâtel)
- (8) je tiens assez aux nuances, n' est-ce pas ? il m' est important de trouver la bonne expression... que des fois ça me vexé que je suis pas aussi habile en français comme en alémanique... là j' trouve mais... j' ai vraiment le choix... mais en français ça restera probablement toujours limité (femme du précédent)

- 2° On notera ensuite des formules métadiscursives, qui ne se réfèrent pas aux connaissances en général, mais commentent une difficulté particulière à l'endroit même du discours<sup>15</sup>:

- (9) le vocabulaire euh... comment on dit ça... de la technologie et puis tout ça
- (10) c' était peut-être un handicap... comment dire
- (11) s' exprimer... d' une façon... vous voyez je cherche le mot (rires) soignée si vous voulez
- (12) puis on reçoit le "Courrier du Vignoble" ça c' est un... un Gratisanzeiger... j' sais pas l' mot en français

- 3° Les différentes traces d' une hésitation (pauses, euh, expressions comme disons, faux départs, répétitions d' un déterminant, etc.) peuvent évidemment avoir une fonction similaire.

Il est vrai que l'on peut prendre toutes ces marques "à la lettre" et en conclure à des lacunes lexicales, à une domination imparfaite de la polysémie, etc. Pourtant, même quand nous ne discernons pas là une astuce rhétorique, et en admettant que la mémoire lexicale puisse faire

plus souvent défaut au bilingue qu'à l'unilingue (chose qui resterait à prouver...), on ne peut encore s'empêcher d'interpréter ces marques aussi et surtout comme des indices d'un contrôle plus sévère exercé sur la production, d'une conscientisation plus grande par rapport aux difficultés d'expression<sup>16</sup>.

Il faut alors faire encore un pas de plus: pourquoi commenter ses difficultés d'expression? Pourquoi manifester des mesures d'"autocensure"? Cela revient à s'interroger sur l'intention énonciative sous-jacente aux expressions évaluatives. Même si l'on n'avait pas pensé de prime abord à une fonction interactionnelle particulière, le fait que l'on s'adresse souvent à "l'autre" (comment on dit ça?, si vous voulez, vous voyez je cherche le mot, etc.) nous suggère une fois encore de le faire. L'exemple (12) est particulièrement parlant. L'énonciatrice emploie, au milieu d'un discours en français (L<sub>A</sub>), un mot allemand (L<sub>O</sub>). Dans le cas inverse, l'emprunt à la langue française, positivement connotée, lui avait plutôt procuré un gain de prestige. Dans l'exemple cité par contre, son discours risque de contrarier l'auditeur francophone à cause de la connotation assez négative dont sont chargés, disions-nous, les germanismes en français romand. Or, on sait qu'une attitude bienveillante de l'interlocuteur, une volonté de compréhension de sa part, sont primordiales pour que le message passe! Mais avouer son ignorance, c'est-à-dire afficher une position de non-savoir et donc d'infériorité, peut indirectement servir de moyen pour s'attirer la bienveillance d'un interlocuteur plutôt hostile et sauver ainsi la communication.

On atteint son but si l'on réussit à amener l'interlocuteur à participer au discours, à seconder la formulation. On voit que "négocier le sens" peut avoir un double objectif: permettre que le message passe et garantir qu'il passe sans entropie sémantique, sans perte de sens, sans malentendu. En voici un exemple:

(13) A (1<sup>ère</sup> génération) bon en tout cas alors une Alsacienne elle a... euh a fait un peu la trad... tradux... euh traductrice aussi

B (2<sup>ème</sup> génération) l'interprète

A ouais l'interprète

Il est logique que des migrants, insécurisés comme ils le sont souvent, continuent à employer de telles formules même lorsque leurs connaissances lexicales ont atteint, voire dépassé, celles des unilingues. Dans cette perspective, on peut s'attendre à ce que l'usage de telles formules soit en corrélation avec le "degré d'intégration" (pour utiliser une formule vague) du locuteur ainsi qu'avec ses "attitudes" (auto- et hétérostéréotypes) plutôt qu'avec sa simple compétence linguistique.

##### 5. Perspectives

Il serait évidemment prématuré de chercher à conclure. Nous avons plutôt esquissé des perspectives de recherche. D'abord en ce qui concerne la composante lexicale: il semble évident que d'une part on ne doit pas restreindre une recherche dans ce domaine à la mémoire lexicale, mais qu'on aurait d'autre part également tort d'exclure cet aspect de mémorisation et de stabilisation des hypothèses de signification.

L'étude du langage des migrants éclaire d'ailleurs sous un nouveau jour les relations entre les deux composantes.

Ensuite, une perspective "énonciative" de la composante sémantique s'impose, par exemple pour aborder les problèmes du "code-switching" et du langage figuré. Cela implique la nécessité de dépasser une approche purement systémique de la sémantique, sans pour autant, insistons là-dessus, l'écarter complètement, nécessité aussi de se pencher de très près sur l'articulation entre le savoir langagier et le savoir du monde. Là encore, les migrants nous semblent un objet d'étude privilégié.

Enfin, il s'est avéré que des faits de discours - comme les formules métadiscursives comment on dit ?, si j'ose dire, etc. - pouvaient avoir des incidences tant sur les plans systémique que pragmatique, que la composante sémantique - ou parlerons-nous de composante sémantico-pragmatique ? - ne fonctionne ni dans le vide, ni simplement entre un énonciateur et son "vécu", mais qu'il est utile, voire nécessaire, d'y inclure la dimension interactionnelle. Nous insisterons donc une fois de plus sur l'importance de ne pas traiter ces phénomènes de manière autonome, de ne pas faire une "pragmatique des migrants", mais d'intégrer les phénomènes interactionnels dans un modèle global de l'énonciation.

Tout cela n'est évidemment pas limité au langage des migrants. Mais notre recherche a pour objet des migrants, et tout porte à croire que la situation de langues en contact qu'ils vivent est singulièrement révélatrice pour de nombreuses articulations de notre modèle. C'est donc à propos et en fonction de leurs connaissances, de leur pratique, de leurs

problèmes que nous devons choisir nos perspectives. Or, il nous semble ressortir de nos réflexions que seule une approche simultanée et dialectique sur les plans systémique, énonciatif et pragmatique peut rendre compte valablement des particularités de la composante sémantique de la compétence de nos sujets.

Université de Neuchâtel  
Institut de linguistique  
CH 2000 Neuchâtel

Georges Lüdi

Notes:

1. Aspects du bilinguisme dans le canton de Neuchâtel. Approche linguistique des migrations internes et externes, projet de recherche subventionné par le Fonds national suisse de la recherche scientifique n° 1.335-0.81. Voir la brève présentation dans Lüdi - Py 1982.
2. Nous renvoyons pour certains aspects à nos études de 1980b et 1982a.
3. Pour une interprétation détaillée de ces tableaux, je renvoie à ma contribution à la réunion des romanistes allemands 1981 à Regensburg (à paraître dans un numéro spécial de la Zeitschrift für französische Sprache und Literatur consacré à la sémantique).
4. Pour une discussion détaillée de la dichotomie aristotélicienne dynamis - enérgeia, voir le discours rectoral de Hilty 1980.
5. Par rapport à Py (1981: 119), qui reprend une dichotomie entre "pré-systématique" et "systématique" de S.P. Corder, il nous semble devoir admettre trois niveaux plutôt que deux, le nom de norme étant réservé au troisième.
6. Ces règles, qui semblent être très complexes, sont mal connues pour l'italien. Pour le français, voir Lüdtkke 1978 et Pouradier Duteil 1978.
7. Repris avec de légères modifications de Kallmeyer et al. <sup>3</sup>1980: 35.

8. Le terme est de Kubczak 1978. Pour une discussion et une bibliographie, voir Lüdi 1982a.
9. Ou ce que nous ne percevons pas. Que l'on pense par exemple aux descriptions de paysages antérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les montagnes et les déserts sont pour ainsi dire absents.
10. Voir Kubczak 1978 et mon compte rendu dans Les Cahiers Ferdinand de Saussure 34 (1980), 145-152.
11. Voir Kleiber - Riegel 1978 et mon compte rendu dans Zeitschrift für französische Sprache und Literatur (à paraître) et aussi la notion de classification par "prototype" (cf. Lüdi 1982a).
12. Dans sa belle thèse d'habilitation de Bielefeld, R. Meyer-Hermann a parlé, à propos d'opérations comparables, de Sanktionsprophylaxe (Meyer-Hermann 1979: 512 ss.).
13. Une enquête dans des écoles neuchâtelaises a récemment confirmé l'existence de ces préjugés. Pour des résultats partiels, voir Apothéloz - Bysaeth 1981 et Apothéloz dans ce volume.
14. Pour une évaluation de la fiabilité du discours métalinguistique, voir Berthoud 1982 et ci-dessous pp. 47-56.
15. Des recherches plus poussées dans ce domaine sont dues à Meyer-Hermann, qui parle d'actes de langage métacomunicatifs (dès Meyer-Hermann 1976; voir surtout la thèse d'habilitation citée sous note 12), à Joëlle Kohler-Chesny, qui étudie des opérations qu'elle appelle métadiscursives (Kohler-Chesny 1981) et récemment à Elisabeth Gülich et Thomas Kotschi (1981) sur les expressions qui évaluent et commentent le discours (Rede-bewertende-und-kommentierende-Ausdrücke).
16. Rappelons ici que nous proposons de même une interprétation "positive" des changements de code comme traces d'un effort visant une meilleure adéquation de l'expression et de l'intention énonciative plutôt que comme indices d'une lacune lexicale.

### Bibliographie

- Apothéloz, Denis - Bysaeth, Leo (1981): Attitudes linguistiques: Résultats d'une enquête, TRANEL 2, 69-90.
- Berthoud, Anne-Claude (1982): Sur la relative fiabilité du discours métalinguistique des apprenants comme moyen d'accès à leur activité opératoire, Encrages (à paraître).
- Corbin, Danielle (1980): Compétence lexicale et compétence syntaxique, Modèles linguistiques II/2, 52-138.
- Ducrot, Oswald (1972): Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique, Paris (Hermann).
- Gülich, Elisabeth - Kotachi, Thomas (1981): Sprachliche Normen in der Praxis: Sprachreflexion und Redebewertung in alltagsweltlichen Kommunikationssammenhängen, Beitrag zur Sektion XII des Romanistentages 1981 in Regensburg, vervielfältigt.
- Guilbert, Louis (1975): La créativité lexicale, Paris (Larousse).
- Hilty, Gerold (1971): Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 30, 242-263.
- (1972): Und dennoch: Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 31, 40-54.
- (1978): L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman, in: XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza, Atti, I, Napoli, 117-129.
- (1980): Sprache und Rede: Möglichkeit und Wirklichkeit, Rede des Rektors, gehalten an der 147. Stiftungsfeier der Universität Zürich, in: Jahresbericht 1979/80 der Universität Zürich, 3-12.
- Kallmeyer, Werner et al. (1980): Lektürkolleg zur Textlinguistik, Band 1: Einführung, Königstein/Ts. (Athenäum) (1ère éd.: 1973).
- Kleiber, Georges - Riegel, Martin (1978): Les grammaires floues, in: Martin, Robert (éd.), La notion de recevabilité en linguistique, Paris (Klincksieck), 67-123.
- Kohler-Chesny, Joëlle (1981): Aspects explicatifs de l'activité discursive de paraphrasage, Revue européenne des Sciences Sociales XIX/56, 95-114.
- Kubczak, Hartmut (1978): Die Metapher. Beiträge zur Interpretation und semantischen Struktur der Metapher auf der Basis einer referentialen Bedeutungstheorie, Heidelberg (Carl Winter).
- Lüdi, Georges (1980a): Métaphore et néologisme, TRANEL 1, 9-30.

- Lüdi, Georges (1980b): Vers une sémantique de l'actualisation, contribution au XVI<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et philologie romanes à Palma de Mallorca, polycopiée (à paraître dans les Actes).
- (1981): Bemerkungen zum Verhältnis von Verbalsemantik und Kasustheorie, Beitrag zur Sektion XI des Romanistentags 1981 in Regensburg, vervielfältigt.
- (1982a): Bemerkungen zur Instabilität der lexikalischen Strukturen in der Modesprache Argentinians, Iberoromania 15 (sous presse).
- (1982b): Le problème de la métaphore en linguistique, leçon inaugurale prononcée le 1<sup>er</sup> mai 1981, Annales 1980-1981 de l'Université de Neuchâtel, 269-288.
- Lüdi, Georges - Py, Bernard (1982): Aspects du bilinguisme dans le canton de Neuchâtel. Approche linguistique des migrations internes et externes, Grazer Linguistische Studien (sous presse).
- Lüdtke, Jens (1978): Prädikative Nominalisierungen mit Suffixen im Französischen, Katalanischen und Spanischen, Tübingen (Niemeyer).
- Meyer-Hermann, Reinhard (1979): Studien zur Funktion von Metakommunikation am Beispiel gesprochener portugiesischer und französischer Sprache, Habilitationsschrift, maschinenbeschrieben, Bielefeld.
- Pouradier Duteil, Françoise (1978): Trois suffixes nominalisateurs. Un essai d'analyse actantielle, Tübingen (Gunter Narr).
- Py, Bernard (1981): Quelques aspects du bilinguisme des enfants de travailleurs migrants, in: Gretler, Armin et al. (éd.), Approche des problèmes linguistiques des travailleurs migrants, Berne (Lang), 105-124.